

vais des vingtaines de télégrammes dans la même journée et ne pouvais me dispenser d'y répondre, j'eusse payé cher l'heureuse délivrance d'Emin, et, vraisemblablement, ma carrière agitée se serait terminée à la barre de la Cour des banqueroutiers, si Sir John Pender et Sir James Andersen ne fussent venus à mon secours. Aussi, parmi les souscripteurs aux fonds de notre entreprise, devrait-on inscrire, et pour une très forte somme, le nom de ces deux messieurs agissant en lieu et place de leurs commettants. Bien plus, toutes leurs mesures étaient prises pour mettre à ma disposition le vapeur de leur compagnie stationnant à Zanzibar, dans le cas où la moindre difficulté se fût élevée au sujet de la *Madura* qui devait transporter notre mission au Congo.

CHAPITRE III

PAR MER JUSQU'AU CONGO

(Du 25 février au 20 mars 1887.)

Le sultan de Zanzibar. — Tippou-Tib s'embarque avec nous. — Bagarre entre les Soudanais et les Zanzibari. — Profils de mes officiers. — Tippou-Tib au cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à l'embouchure du Congo. — On remonte le Congo. — Visite de deux membres du Comité exécutif de l'État Libre. — Réflexions désagréables.

La lettre suivante, écrite à un ami, expliquera quelques circonstances d'un intérêt général :

Vapeur *Madura*, 9 mars 1887, près du cap de Bonne-Espérance

Mon cher***,

Les lettres qui paraissent dans les journaux au bénéfice de notre fonds de secours apprendront au public tout ce qu'il est en droit de savoir; mais je veux en dire plus long à vous et à mes autres amis.

Le sultan de Zanzibar m'a reçu avec une bienveillance inaccoutumée, et j'en attribue la meilleure part aux lettres de M. William Mackinnon et de Sir John Kirk. Il m'a fait cadeau d'une magnifique bague de diamants dont la contemplation remplit de larmes les yeux de Tippou-Tib, et d'une belle épée, ou, pour dire plus juste, d'une très fine lame de Chiraz, montée en or; Sa Hautesse y a joint un de ses ceinturons, en or aussi, et dont la boucle porte son nom en caractères arabes. Il me sera utile, auprès des musulmans, comme un signe de bonne entente entre le prince et moi, et cette épée prouvera là-bas aux Égyptiens d'Emin, dont quelques-uns sont illettrés sans doute, que nous ne sommes point des *mercanti*.

Vous aurez lu dans la presse que j'emmène 61 Soudanais. C'est dans l'unique intention de convaincre leurs congénères. Si ceux-ci faisaient mine de mettre en doute l'authenticité des firmans et de l'écriture de Nubar, je n'aurais qu'à leur montrer les répondants de mon message.

J'ai arrangé en outre, à ma satisfaction, deux petites affaires dont je

m'étais chargé. La première, d'obtenir du Sultan la signature des concessions que Mackinnon avait réclamées il y a déjà longtemps. Les Allemands ont aujourd'hui de magnifiques possessions à l'ouest de Zanzibar. Il est juste que l'Angleterre ait aussi sa part pour la protection accordée aux sultans depuis 1841 : les Allemands semblent le reconnaître, témoin leur dernière convention avec le ministère anglais. La France occupe déjà une immense étendue de l'Afrique occidentale. Le monde entier s'est mis d'accord pour ériger en « État indépendant du Congo » les domaines où le roi Léopold a déjà dépensé 25 millions de francs. Les gouvernements européens ont eu de gracieux égards pour le Portugal, toujours à grommeler, et faisant le peu qu'il fait d'une façon hautaine et des moins libérales. L'Angleterre n'avait rien obtenu jusqu'ici. Pourtant, si je ne me trompe, aucune autre nation ne s'est plus intéressée au Continent Noir et n'a fait plus de sacrifices en faveur des aborigènes. Livingstone, Burton, Speke, Grant, Baker, Keith Johnson, Thomson, Elton, etc., etc., en ont exploré les profondeurs ; les navires anglais, depuis une vingtaine d'années, en surveillent les côtes pour supprimer la traite des nègres ; l'Angleterre a établi 22 missions de l'est à l'ouest de l'Afrique. La concession demandée embrassait la partie du rivage dont Mombasa et Melindi sont les villes principales. Depuis huit ans, les clauses en avaient été soumises à Sa Hautesse, mais il ne se pressait point d'y apposer sa signature.

A mon arrivée à Zanzibar, le souverain m'avait paru très vieilli ; on voyait qu'il n'avait plus longtemps à vivre¹. Les Anglais ne pouvaient aventurer leurs capitaux dans la sphère d'influence qu'il s'était réservée, avant que le traité fût fait et parfait.

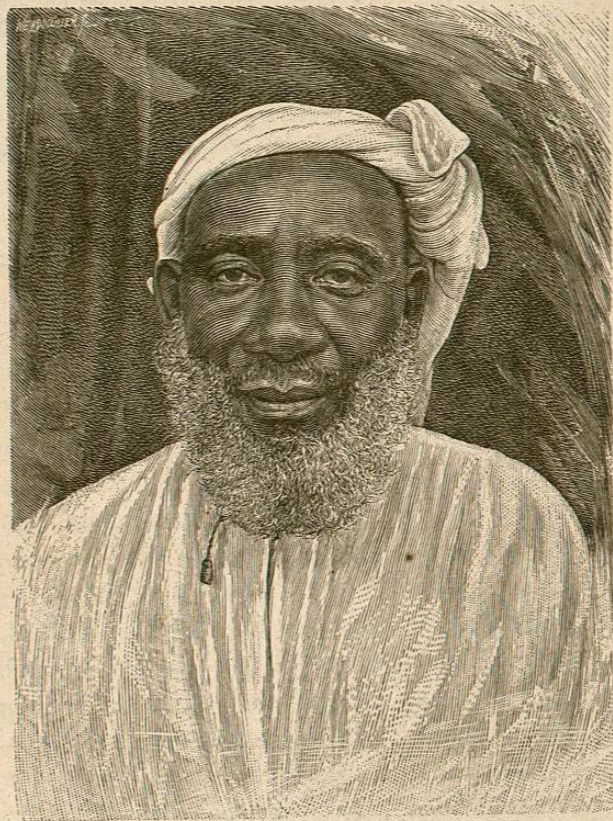
« Plaise à Dieu, m'a dit le Sultan, nous serons d'accord. Une fois que vous m'aurez remis les papiers, nous les lirons et les signerons sans autre délai, et ce sera une affaire terminée. » Mais ses inquiétudes politiques l'usent incessamment, et, si l'on ne se presse, il sera bientôt trop tard.

En second lieu, j'avais à parlementer avec Tippou-Tib. Il est actuellement en possession de trois bombes Krupp, déchargées, apportées par lui de Stanley-falls à Zanzibar, afin d'exhiber ces échantillons des projectiles que les Belges ont lancés contre ses établissements. Et il me les montrait, et son courroux s'échauffait, et il nourrissait sa haine de noirs projets de vengeance. Je n'ai pas réussi tout de suite à calmer ses accès de sombre ressentiment ; il a fallu d'abord laisser évaporer sa colère. Mais quand il a eu versé les flots de son indignation, je lui ai tranquillement demandé s'il en avait fini, puis, de ma voix la plus caressante : « Était-ce bien, à un personnage grand et puissant comme lui, d'en vouloir à tous les Européens et au roi Léopold parce qu'il avait plu à un officier de Stanley-falls de le saluer de quelques bombes Krupp ? La grosse affaire, vraiment ! Un simple excès de zèle ; un fonctionnaire qui avait pris le parti d'une femme esclave accourue se mettre sous sa protection ! Il s'était laissé emporter par sa générosité, tout comme, à son retour, Rouchid, son neveu, s'était laissé emporter par sa jeunesse ; le gouverneur de l'État était alors dans le bas Congo,

1. Seyyid Bargash mourut six mois après.

à 2 400 kilomètres, et Tippou-Tib, le propriétaire de ces établissements, dans les régions de l'est, en route pour Zanzibar. Certes il n'y avait là qu'une partie liée entre un jeune Européen et un jeune Arabe ! Les têtes grises étaient absentes qui auraient arrangé la querelle ;... les jeunes, tu sais, ça veut montrer ses muscles, ça ne rêve que plaies et bosses !

« Ah ! cette station ! elle nous a donné de fameux soucis ! Nous y avons placé Amelot, tu t'en souviens ? De son propre chef, il a quitté les chutes,



Tippou-Tib.

puis est allé mourir quelque part près du Nyangoué ; puis Gleerup, le Suédois, qui s'est mis comme lui à parcourir l'Afrique ; Deane, pour changer, est parti en guerre contre les Arabes. Est-ce la faute du roi Léopold ? Crois-tu qu'il soit facile de trouver des hommes toujours sages et comprenant toujours bien les ordres qu'ils reçoivent ? Si le roi Léopold eût mis Deane à vos trousses, il lui aurait donné, sois-en sûr, plus de trente soldats !

« Maintenant, écoute-moi : il me charge de te proposer d'essayer toi-même du gouvernement de Stanley-falls. On te payerait tous les mois comme un officier européen.

— Moi ! fit Tib ouvrant les yeux, puis battant rapidement des paupières, suivant son habitude.

— Oui, toi ! Tu aimes l'argent ? Je t'offre de l'argent. Tu n'es pas content de voir les Européens si près de toi ? Eh bien, tu n'en verras plus aux chutes, sauf celui qu'il nous faudra placer — au-dessous de toi, s'entend — pour veiller à ce que les conditions soient remplies, car il y a certaines conditions que tu aurais à accepter avant de devenir gouverneur.

— Lesquelles ?

— Arborer le drapeau de l'État. Accepter un résident qui habitera la station et écrira tes rapports au Roi. Ne faire ni ne permettre la traite des esclaves au-dessous des chutes. Achetez, vendez tant qu'il vous plaira l'ivoire, les gommes, le caoutchouc, le bétail ; mais défense absolue de piller l'avoire des indigènes, quel qu'il soit. Notre agent à Zanzibar te payera tous les mois. Réfléchis à ces offres ; discute-les avec tes parents. Le navire part dans trois jours : il me faut ta réponse demain. »

Le lendemain il avait accepté ; le contrat fut rédigé en présence du consul général et signé de nous deux.

Puis une autre convention avec le même personnage afin qu'il me louât des porteurs pour les munitions à convoyer du Congo au lac Albert. Si nous ne trouvons pas d'ivoire là-bas, ce seront 90 000 francs dépensés en pure perte, mais Emin et le D^r Junker ont déclaré, l'un et l'autre, qu'il y en a pour une somme énorme. Quoi qu'il en soit, ce n'est point pour une pacotille quelconque que j'aventurerai le sort de notre entreprise.

En considération des services que Tippou s'est solennellement engagé à nous rendre, je l'ai pris à mon bord avec 96 des siens, leur fournissant même les vivres. J'ai promis en outre de les conduire sains et saufs jusqu'à Stanley-falls, grosse dépense, mais que rachèteraient amplement les avantages libellés au contrat. Tippou nous assure un libre passage à travers son territoire, chose qui, sans son agrément, eût été impossible, car ses bandes de malandrins sont éparpillées au près et au loin, dans toute la région, et il est à croire que ces brigands n'ont pas oublié leur dernière affaire avec Deane. Enfin, Tippou-Tib avec moi, je ne suis plus hanté de la peur de voir partir mes Zanzibari. Quand les caravanes passeront près des stations, les Arabes n'entreprendront plus de détourner les porteurs, ainsi qu'ils ont coutume. Tippou, maintenant, n'oserait le leur permettre.

Nous étions trop entassés sur le *Navarino* et l'*Oriental* :

la *Madura* est beaucoup plus confortable. L'entrepont — agrémenté des deux chambres de chauffe — n'est pas précisément le séjour préféré de nos gens ; mais il fait beau, et la plupart aiment mieux coucher dans les embarcations, parmi les ânes ou sur le pont, que de rester en bas, dans la fournaise.

A deux heures de Zanzibar, grande bataille entre Soudanais et Zanzibari. J'ai cru un moment qu'il nous faudrait virer de bord et regagner Zanzibar encombrés de morts et de mourants. Au départ, tous, soldats et porteurs, avaient été logés dans l'entrepont ; les Zanzibari, dix fois plus nombreux que les Soudanais, murmuraient contre la place qu'occupaient ceux-ci, et voulaient respirer plus librement. Soudanais et Zanzibari sont frères en religion, mais en ce moment ni les uns ni les autres ne pensaient guère à Mahomet : armés, qui de débris de planches, qui de morceaux de bois pris aux tas de combustible, ils s'assenaient des coups formidables. La lutte durait depuis quelques minutes avant que j'eusse rien entendu. Je regardai par l'écouille ; le spectacle était horrible ; le sang coulait sur les visages, de grosses bûches volaient au hasard. Impossible de donner des ordres au milieu de ce vacarme. Quelques-uns d'entre nous, accourant avec leurs redoutables *shillelaghs*¹, dirigent leurs attaques sur les plus enragés. Un heureux mélange de coups vigoureux et de paroles persuasives finit par ramener la paix entre les troupes ennemies : les derniers à se calmer furent nos géants soudanais, mais ils eurent à vider la place et marcher à l'arrière, les Zanzibari restant en possession du champ de bataille. Après avoir étanché ma sueur, essuyé les éclaboussures de sang, je complimente mes officiers et surtout Jephson, Nelson et Bonny. Dix bras cassés, quinze graves blessures de lance au visage et à la tête, des contusions sans nombre, des écorchures aux jambes, tel fut le résultat de la bagarre.

Le docteur Parke a vacciné ou revacciné tous les hôtes du bord. Instruit par la triste expérience du passé, j'avais emporté du virus en quantité suffisante.

Nous avons réparti nos gens en sept compagnies, chacune d'environ 90 hommes.

J'ai laissé l'ordre à mon agent d'envoyer, en octobre 1887,

1. Le gourdin des Irlandais.